

## La paix au-dessus de la paix

*La jambe cassée, sous un camion, il garde son air habituel  
et songe à la paix, à la paix, à la paix si difficile à obtenir,  
si difficile à garder, à la paix. Ainsi à l'écart, toujours seul  
au rendez-vous, sans jamais retenir une main dans ses mains,  
il songe, l'hameçon au cœur, à la paix, à la damnée paix  
lancinante, la sienne, et à la paix qu'on dit être  
par-dessus cette paix.*

Henri Michaux in « La nuit remue », 1934

Il n'y a rien de paisible dans la poésie et bien que ce ne soit pas tout à fait le sujet, bien que nous ne parlions pas de cette paix-là, c'est ici même que mon regard se porte lorsque je pense à la paix dans l'espace public, dans l'espace social, dans l'espace du collectif humain.

Mon regard se porte vers ce qui bruit dans les profondeurs, en silence et qui, à tout instant, menace de rupture ou d'explosion.

Car la poésie est œuvre solitaire, elle est canal entre les invisibles qui forgent nos êtres et le visible qui se fait parfois écho alentour.

Par invisible, j'entends la mémoire mais aussi l'oubli ; la caresse d'une mère mais aussi la violence des rues. La soumission aux vicissitudes de la vie mais aussi le désir profond de se réinventer. Par invisible, j'entends tout ce qui nous forge en humains, tout ce que nous n'osons pas partager au risque de nous dévoiler, de nous fragiliser, de baisser la garde.

Kateb Yacine, un des piliers de la littérature algérienne s'est révélé poète de quinze ans suite aux massacres du 8 mai 1945 à Sétif et dans l'Est algérien. De la poésie, il avait la fréquentation mais la violence sourde et aveugle l'a révélé en poète. La sidération de sa mère craignant l'avoir perdu l'a révélé en poète. Ou était-ce que face à une violence aussi sourde, aussi aveugle, il fallait qu'un poète se lève et porte une parole, une parole qui soit impuissance pour certains, humanité pour d'autres ?

Je crois que lorsqu'un poète se lève, c'est notre humanité à tous qui s'inscrit en lui. Cela est sans doute plus perceptible lorsque nous sommes face aux nœuds de l'histoire. Citerions-nous Nazim Hikmet, Mahmoud Darwich ou Federico García Lorca pour exemples ? Ceux-là ont malgré eux été portés par des causes, par des drames, par des tragédies.

Nul ne souhaite sacrifier la vie d'un poète, pas même son bonheur. Nul ne souhaite qu'une parole ait besoin pour la forger d'autre chose que des courants marins et des vents des hauteurs montagneuses. Nul ne souhaite une guerre pour donner sens à la paix.

Nul ne souhaite et pourtant, qui pour nous parler de paix ? Qui pour endurer la paix si ce n'est ceux qui ont touché du doigt, des yeux, du cœur, de l'âme, ce que cela signifie de la perdre, de craindre la perdre ? Qui pour endurer l'impuissance humaine et pourtant

planter les mots de l'éveil, fut-ce au prix de sa propre extinction ?

En ce sens, il faut écouter attentivement la poésie que forge la violence, toute violence. Car le chemin de cette poésie de la violence à la paix, est le seul chemin qui révèle ce qui manque à nos interrogations.

Et pourtant, il faudrait résister à l'idée que la poésie soit utile, qu'elle soit l'outil de quoi que ce soit car à l'instant même où l'on tente de la mettre au service d'une doctrine, d'une idée ou même d'un rêve, c'est là qu'elle s'échappe, qu'elle perd tout son sens. Ce qui fait la poésie, c'est sa liberté, son irréductibilité, sa faculté totale et arbitraire de mutation, de réinvention, aussi bien dans la langue, dans la forme, que dans l'écoute qu'elle procure.

On n'enferme pas même la poésie millénaire, le silence des esclaves d'Afrique nous l'enseigne, la parole des ancêtres n'est pas un sujet d'étude pour touristes curieux, elle est transcendance pour qui veut, et peut, réellement l'entendre.

La poésie n'est pas utile, la poésie n'est pas dupe, elle demande non pas un effort de soumission, mais un effort d'humanité et de dépassement. Et ce dépassement est l'école primordiale, celle qui donne une voix à ceux qui pensent ne plus en avoir, à ceux qui ne savent plus qu'une voix porte, qu'elle s'élève, et qu'elle irradie sur les autres voix.

Il n'y a rien de paisible dans la poésie car elle est essentiellement question, inquiétude, déplacement face aux certitudes qui semblent rassurer mais qui figent.

C'est par cette acceptation même d'une incertitude, d'une fragilité et d'une forme de mortalité que la

poésie parvient à créer l'ouverture, à forger une écoute possible entre les êtres.

Il ne faudrait pas céder à la toute-puissance de la parole car la parole est portée par des êtres fragiles certains de leur finitude. L'unique puissance de la poésie réside dans ce qu'elle ne peut pas et ne se compare pas aux chars ou aux mitrailleuses, à la finance ou à la dictature, aux tortionnaires ou aux violeurs, à la destruction massive ou aux poisons invisibles.

Il ne faut pas céder à la comparaison de ce qui n'est pas d'un caractère semblable ni penser qu'on puisse le combattre pour s'en prémunir.

On n'a jamais combattu les chars par les pivoines, pas même par les slogans.

Ce que propose la poésie, c'est de placer les êtres face à eux-mêmes et si elle y arrive, de les placer face aux autres êtres. Parfois, la tragédie est une caisse de résonance face à laquelle la parole du poète ne peut rien mais elle rend parfois au supplicié le sens de son humanité.

D'autres fois, seul le temps est une caisse de résonance assez fiable, elle creuse dans les consciences de ceux qui s'élèveront peut-être un jour et trouveront une parole forgée pour les porter vers le désir de l'autre.

La poésie est ce qui rend à l'homme sa finitude et par elle ce qu'il est de plus grand : son dernier chant. Celui par lequel il dépose les armes et dit à ses semblables sa fraternité, son pardon, sa totalité.

> Texte écrit en avril 2017, en résidence à Vénissieux, pour le festival international de poésie de Medellin (juillet 2017) qui célébrait l'accord historique de paix avec les FARC. Publié dans la revue du festival, *Prometeo*, à l'été 2017.